

tèrent deux jours sans revenir de leur étonnement ; ils n'osèrent s'approcher de nos colonnes qu'en voyant s'opérer notre retraite.

Le général Lorencez ne fut pas moins complètement désorienté par cet échec, auquel il ne s'attendait pas. Il résolut de se retirer à Vera-Cruz pour attendre des ordres, des renforts ou un changement de situation dans les affaires mexicaines ; il fallut les protestations les plus énergiques de M. de Saligny, au nom de l'empereur, pour le déterminer à attendre à Orizaba les résolutions de son souverain. Le général Lorencez attribua son insuccès, en grande partie, à l'absence des forces conservatrices, et sur les rapports constants qui lui avaient été faits que nos troupes à Puebla seraient couronnées de fleurs. Il me semble qu'un peu de mauvaise humeur entraînait pour beaucoup dans ces assertions du brave général, dont personne n'a jamais contesté les talents militaires ni les hautes qualités personnelles, car ce n'était pas au fort de Guadalupe qu'il espérait trouver des fleurs pour ses soldats ; s'ils devaient en recevoir à Puebla, il fallait naturellement commencer par entrer dans la ville. Le comte de Lorencez pouvait-il s'attendre à ce que les habitants quittassent leurs demeures et vinsent sur le chemin de Puebla, lui porter des bouquets, s'exposant ainsi à devenir victimes de la cruauté de Zaragoza et de ses satellites ?

Quant aux troupes mexicaines conservatrices, tout prouve, dans cette campagne qu'on ne comptait en rien sur elles. N'eut-ce été qu'à titre de guides ou d'explorateurs on aurait bien pu se servir de celles qui nous accompagnaient, au moins depuis Amozoc, et qui connaissaient parfaitement le pays ; pourtant on ne le fit pas. Je crois que le général Lorencez, dont le noble caractère lui a valu l'estime de tous ceux qui étaient désintéressés dans cette question, aurait été plus juste s'il avait rejeté la faute de son insuccès sur les conseils du colonel Valazé et sur l'art militaire appliqué mal à propos. Néanmoins, on devait, en effet, s'étonner de ne pas voir arriver avec leurs troupes les généraux Zuloaga,

Marquez et Cobos, dont la présence aurait été très utile à la petite armée française. Il était probable qu'une ou plusieurs lettres d'Almonte, quoique roulées en forme de cigarettes, et adressées à ces généraux, étaient tombées entre les mains des Juaristes, mais on l'ignorait. M. Almonte et le P. Miranda ne savaient à quoi attribuer cette absence ; ils ne savaient si la faute en était à la saisie de ces lettres ou bien à quelque mouvement des forces ennemies pour empêcher les conservateurs de se réunir aux troupes françaises. En repassant par Amozoc, en route pour Orizaba, l'énigme fut expliquée.

Dans la nuit du 8 mai, le général D. Florentino Lopez arrivait à Amozoc, après s'être échappé de la division commandée par le général espagnol Cobos. Lopez dit au général Almonte que le commandement de l'armée conservatrice avait été enlevé au général Marquez, par Zuloaga qui prétendait être président de la république, en vertu de l'ancien plan de Tacubaya. Ce commandement avait été remis au général Cobos qui, par une convention secrète signée avec le général Doblado, d'accord avec le comte de Reus, s'était engagé, moyennant un million de francs offert par le gouvernement de Juarez, à conserver la neutralité vis-à-vis de l'intervention. Le général Prim avait donc raison de dire à la conférence du 9 avril, que des généraux conservateurs trahissaient Almonte ; mais il oublia de dire qu'il était en correspondance avec ces généraux.

Aussitôt que le général Almonte eut acquis la certitude de cette infâme intrigue, il envoya de suite l'ordre à Marquez de prendre le commandement de l'armée, de méconnaître l'autorité des généraux Zuloaga et Cobos et de venir sans perdre de temps. Afin que ces ordres arrivassent plus sûrement à leur destination, ils furent roulés en cigarettes et envoyés en duplicata par deux courriers de confiance, l'un, directement à Marquez, et l'autre au général Herran, qui se trouvait à Atlixco avec toute la cavalerie et un corps d'infanterie ; celui-ci devait envoyer ces ordres à Marquez et se

mettre immédiatement à sa disposition. Voici ce que contenaient ces cigarettes :

« Amozoc, 9 mai 1862. Au général D. Leonardo Marquez.

« Mon cher ami. — Après vous avoir attendu quatre jours devant la colline de Guadalupe, voyant que non seulement vous ne veniez pas, mais encore que vous ne m'envoyiez aucun courrier, lorsque je vous en avais envoyé dix, nous nous sommes retirés ici pensant qu'il vous serait plus facile de venir nous y rejoindre. Maintenant l'énigme est découverte, et nous connaissons la conduite de Zuloaga; mais il est encore temps de sauver le pays. Il ne s'agit pas ici d'une question de personnes, vous le comprenez bien; il s'agit du salut de la patrie, de la chute de ce parti de sang, de trahison et de vandalisme qui est aujourd'hui au pouvoir, et je ne crois pas qu'aucun de vous qui avez tant travaillé pour le détruire, vous deveniez neutres et paraissiez devant les bons Mexicains, comme indignes d'être estimés, maintenant qu'une nation puissante nous tend une main protectrice. Moi qui sais ce que vous valez, je n'hésite pas à vous dire de prendre immédiatement le commandement de l'armée comme général en chef et de venir vous incorporer à nous, m'avertissant de votre arrivée et de vos besoins, afin de tout vous préparer d'avance.

« Je ne doute pas un seul instant que, comprenant nos vrais sentiments, vous ne fassiez ce que je vous demande, rendant ainsi un nouveau service à la cause que vous défendez et au pays en général; que le ridicule tombe sur celui qui a manqué à ses engagements, sur l'imbécile Zuloaga.

« Nous continuons notre marche jusqu'aux Cumbres d'Aculcingo et Orizaba, pour attendre les renforts qui sont en chemin; je crois donc que vous pouvez nous rejoindre en route ou en venant par Tehuacan. — J. N. Almonte.

« Au général D. Leonardo Marquez... Je n'ai rien à ajouter à ce que vous dit le général Almonte. Vous qui n'avez aucune ambition particulière et qui avez donné tant de preuves de patriotisme, vous pouvez sauver aujourd'hui la patrie,

comprenant comme vous avez compris que les Français ne viennent pas nous dominer mais protéger notre cause. Mettez-vous à la tête de toutes vos forces et venez à celui qui aura le plaisir de vous voir, etc. — Francisco Javier Miranda. »

Ces cigarettes arrivèrent à leur adresse. Le général Marquez se rendit à Atlixco, et fut reconnu général en chef de l'armée. Les troupes restées à Izucar sous les ordres de Zuloaga et de Cobos vinrent se placer sous le commandement de Marquez, et, toutes réunies, se mirent en marche pour Orizaba, où elles arrivèrent presque en même temps que celles du général Lorencez. L'armée française opérait son mouvement avec lenteur comme pour engager Zaragoza à quitter ses fortifications et venir l'attaquer en rase campagne, mais il n'osa rien tenter contre notre retraite, appelée la « marche des lions » par les Indiens. Elle arriva le 17 mai à Orizaba. En route le général Almonte apprit que la garnison du fort de Perote s'était prononcée en faveur de l'intervention; mais le colonel Figuerero, à la nouvelle de l'échec de Puebla, avait abandonné la forteresse pour venir à Orizaba. En chemin, il fut attaqué et mis en déroute par Carvajal et sa guérilla.

Le 18 mai, les troupes conservatrices arrivèrent également à Orizaba; le général Marquez, les laissant un peu en arrière, prit l'avance et vint se présenter à celui que le plan de Cordova avait élu chef suprême intérimaire du Mexique. Il confirma le rapport du général D. Florentino Lopez, concernant la conduite des généraux Zuloaga et Cobos. Ce dernier se présenta au général Almonte pour lui donner des explications qui, loin d'être satisfaisantes, aggravèrent davantage le caractère odieux de ses intelligences avec son compatriote le comte de Reus et le général Doblado. Croyant se venger de ses complices, il montra au général Almonte deux traites sur le trésor des États-Unis, pour la somme de deux cent mille piastres, un million de francs, que Juarez lui avait envoyées pour adhérer à son parti : « ce que je n'ai

pas voulu faire, » ajouta Cobos, espérant donner ainsi des preuves de sa sincérité.

Le général Almonte, indigné des procédés des généraux Zuloaga et Cobos leur signifia que le meilleur parti qu'ils avaient à prendre était de quitter le territoire de la république. C'est ce qu'ils firent, et tous les deux s'embarquèrent à Vera-Cruz pour la Havane. Cobos partit ensuite pour les États-Unis dans l'intention de se faire payer ses traites, mais la convention de M. Corwin, par laquelle les États-Unis s'engageaient à prêter onze millions de piastres à Juarez, n'ayant pas été ratifiée par le sénat américain, Cobos ne put recevoir le prix de son infamie; il revint à la Havane et fini par être fusillé à Matamoros.

Je trouve dans la correspondance de Santa-Anna, quelques appréciations sur les événements des mois de mars et d'avril 1862, qui méritent d'être citées, quoique concernant des faits déjà connus... « Prim, écrivait l'ex-dictateur au général Woll, de Saint-Thomas, le 30 avril, devra abandonner son commandement, parce qu'il n'a pas su se conduire au Mexique, ni comme vaillant général, ni comme habile diplomate, de sorte que même les Espagnols sont dégoûtés de lui; mais le général Lorencez se conduit très bien. Je m'embarquerai probablement par le prochain paquebot pour Vera-Cruz. » Le 30 mai, il disait dans une autre lettre au même général : « Comme la conduite observée par Prim était favorable aux démagogues mexicains, sa dernière résolution l'ayant manifesté clairement, il m'a paru prudent de rester en expectative des événements. Ce général espagnol, selon les dernières nouvelles arrivées par le paquebot anglais, est retourné à la Havane avec son corps d'armée, mettant ainsi son gouvernement en conflit avec celui de la France, et révélant de la sorte ses tendances... Certainement, le gouvernement de Madrid n'approuvera pas la conduite du marquis de los Castillejos qui l'a représenté au Mexique d'une manière aussi déplorable.

« Le général Almonte a été nommé président par les po-

pulations de Vera-Cruz, de Cordova, d'Orizaba et d'autres de l'État de Puebla. Enfin, on verra donc établi au Mexique un gouvernement composé d'hommes de bons principes, tels qu'on les désire tant là-bas, etc. — A L. de Santa-Anna. »

En effet, en dehors des autorités civiles nommées à Vera-Cruz, par le général Almonte au mois d'avril, il y eut, le 2 mai, dans cette ville, une assemblée de notables civils et militaires qui proclamèrent un plan par lequel l'autorité de Juarez était méconnue, le général Almonte nommé chef suprême de la république et recevait des pouvoirs extraordinaires pour s'entendre avec les forces alliées et convoquer l'assemblée des notables qui devait, à Mexico, déclarer quelle serait la meilleure forme de gouvernement pour faire cesser l'anarchie. Parmi les cent quarante-cinq signatures apposées au bas de ce plan, on voit celles de Manuel Serrano, José Sanchez Facio, Carlos Miramon, Miguel Mosquera, S. Teulet, Manuel Lopez de Santa-Anna, etc. Ce plan avait le même but que ceux de Cordova et d'Orizaba.

Le comte de Lorencez accueillit Marquez avec beaucoup de courtoisie. L'arrivée de ce général prouvait évidemment la bonne foi de M. Almonte, lorsqu'il affirmait que l'intervention avait les sympathies du peuple mexicain, et que l'armée conservatrice viendrait la soutenir dans ses combats contre les troupes de Juarez. La bataille de la Barranca-Seca vint mettre encore plus en relief les promesses du président intérimaire. Aussi, voit-on avec quelque surprise, le comte de Lorencez, répéter dans son rapport sur cette bataille, en s'adressant à ses soldats... « On vous avait cent fois répété que la ville de Puebla vous appelait de tous ses vœux et que la population se presserait sur vos pas pour vous couvrir de fleurs.

« C'est avec la confiance inspirée par ces assurances trompeuses que nous nous sommes présentés devant Puebla... »

Cette bataille de Barranca-Seca, dans laquelle l'armée de Zaragoza fut mise en déroute est trop importante, comme fait d'armes, et par les conséquences qu'elle aurait dû avoir,

pour ne pas citer quelques extraits du rapport de Marquez, daté d'Orizaba, 23 mai 1862. — « Le général en chef de l'armée mexicaine, au général D. Juan N. Almonte, chef suprême de la nation.

« ... Dès Tecamaluca j'avais prévenu le général Herran qu'aussitôt qu'il aurait réuni toutes ses forces, il devrait continuer sa marche... Mais comme je pensais que l'ennemi qui occupait les Cumbres d'Aculcingo, ferait tous ses efforts pour empêcher ce mouvement exécuté par ma cavalerie ou pour la couper, je sortis dans la matinée du 18, pour aller à sa rencontre et voir par moi-même ce qu'il conviendrait d'ordonner.

« Je m'aperçus bientôt que je ne m'étais point trompé, car un de mes aides de camp vint m'avertir en route que l'ennemi se trouvait en présence de ma cavalerie. Je doublai le pas, et en arrivant à Barranca-Seca... je trouvai les deux armées en ordre de bataille, à portée de mousquet, l'une de l'autre... Le général D. José Domingo Herran, qui commandait la droite de la ligne, couvrait le pont, sur lequel passe la route, avec une cinquantaine d'hommes et avait derrière sa ligne de tirailleurs, — placée en avant du corps d'armée — deux colonnes sous les ordres des vaillants colonels D. Antonio Salas et D. Doroteo Vera. Le général D. Juan Vicario occupait avec sa division le centre, et à l'arrière-garde de ses tirailleurs il avait également deux colonnes. Le colonel D. José Campos formait la gauche avec sa brigade, maintenant aussi une colonne derrière ses tirailleurs.

« Je dois donner ici un juste tribut d'éloges aux généraux D. José Domingo Herran et D. Juan Vicario, ainsi qu'au colonel Campos, pour avoir établi leur ligne de telle sorte, que tout en contenant l'ennemi ils couvraient la marche de leurs forces qui débouchaient encore des montagnes... La plus grande partie de la journée se passa dans cette situation, sans que les deux lignes ennemies bougeassent de leur poste... Environ vers cinq heures du soir, nous vîmes arri-

ver dans le camp ennemi de nouvelles troupes d'infanterie et de cavalerie, qui se trouvaient cachées depuis longtemps dans des accidents de terrain... Alors, se voyant assurées de la victoire, les trois colonnes — ennemies — se précipitèrent sur mon centre avec tant d'impétuosité qu'elles l'entamèrent. » Suivent les détails sur le combat, sur l'arrivée du bataillon du 99^e, commandé par le commandant Lefèvre, et sur la déroute de l'armée juariste, qui laissa douze cents prisonniers entre nos mains, un drapeau, des fanions, des armes et des chevaux en quantité. Marquez parle de nos soldats dans des termes tellement élogieux qu'on voit qu'il n'avait encore jamais vu courir au feu et se battre de cette manière; il vante également la bravoure du général Herran qui paraît être de tous les officiers supérieurs mexicains qui se trouvaient à cette action, celui qui a montré le plus de talents militaires, de bravoure et de sang-froid. « Il me reste à dire à Votre Excellence, ajoute Marquez, en terminant, que tous les braves qui ont combattu dans cette affaire, ont rempli leur devoir, infligeant pendant cette journée, une leçon sévère aux chefs Zaragoza, Tapia, Negrete et Alvarez: le premier, en se préparant à verser le sang de ses frères; le second, en exécutant ses ordres; le troisième, en lui servant de second, et le quatrième, en commandant la cavalerie. »

Si le comte de Lorencez avait profité de cette déroute, en lançant les troupes de Marquez, soutenues par un millier de nos soldats, à la poursuite de l'armée vaincue, il est certain qu'on serait entré dans Puebla, et qu'on aurait pu marcher ensuite sur Mexico, sans donner le temps à Juarez de lever des impôts forcés pour avoir de nouvelles troupes, comme il le fit aussitôt qu'il fut revenu de la consternation dans laquelle le plongea la défaite de Zaragoza. Peut-être, n'était-il pas convenable qu'un général mexicain vengeât l'échec du 5 mai; peut-être aussi, le comte de Lorencez craignait-il d'exposer ses troupes par cette marche hardie qui pouvait lui ouvrir les portes de la capitale. Quoi qu'il en soit, il est très fâcheux qu'au lieu de profiter de cette importante vic-

toire, on soit revenu se renfermer dans cette étroite vallée d'Orizaba où la chaleur et la difficulté de s'approvisionner devaient bientôt démoraliser nos soldats.

En parlant des deux beaux faits d'armes de la Barranca Seca et du Cerro del Borrego, Santa-Anna disait : « Si l'armée d'Orizaba avait pris l'offensive après la déroute du Cerro del Borrego, elle pouvait certainement occuper Puebla sans difficulté, et même la capitale, parce que la démoralisation qui se vit dans les forces mexicaines de la démagogie aurait amené un triomphe complet. Voilà deux actions heureuses dont on n'a pas su profiter. — Saint-Thomas, 16 août 1862. »

Il n'entre point dans le cadre de cette histoire de raconter les escarmouches, les combats glorieux, mais sans importance, ni les faits et gestes de notre petite armée et de ses nouveaux alliés. Aussi palpitants d'intérêt qu'ils puissent être, ces événements n'avaient aucun résultat décisif, grâce à cette politique personnelle des chefs de l'expédition, politique d'indécision, de lenteur et de méfiance vis-à-vis des conservateurs mexicains pour lesquels on se battait, et dont les conseils n'étaient point recherchés ou suivis. Néanmoins, je dois dire quelques mots de cette affaire du Cerro del Borrego, citée dans la lettre de Santa-Anna, et qui pouvait avoir comme celle de Baranca Seca, des conséquences décisives pour la campagne, si l'on avait ensuite pris l'offensive, comme le dit l'ex-dictateur.

Après la bataille de la Barranca Seca, l'armée juariste, n'étant pas poursuivie au delà d'une lieue du théâtre de sa défaite, se réorganisa à Palmar, de l'autre côté des Cumbres. Notre attitude réservée et les renseignements fournis par les espions engagea Zaragoza à concentrer toutes ses forces pour écraser la garnison d'Orizaba, réduite à trois mille hommes environ. A la tête de neuf mille hommes, suivant les documents mexicains, de quinze mille, selon les appréciations françaises, Zaragoza vint, le 12 juin, camper à près de six kilomètres d'Ingenio, village situé sur le revers d'une

gorge très étroite qui défendait l'entrée d'Orizaba à huit kilomètres de cette ville, occupé par le brave colonel d'Hériller et son immortel 99^{me}. Le général Ortega avec un autre corps de cinq mille hommes, opérait un mouvement sur sa gauche et s'approchait à marches forcées sur les positions françaises. Zaragoza aurait dû attaquer de suite le colonel Hériller; mais il ne se mit à sa poursuite que lorsque le général Lorencez intima l'ordre au colonel de se replier sur Orizaba. Par suite d'une négligence ou d'un manque de connaissances stratégiques, le général Taboada, lieutenant de Marquez, laissa passer deux mille hommes d'Ortega qui allèrent avec leur général s'installer sur le plateau du Borrego. Le Cerro del Borrego est une montagne, presque à pic, qui domine Orizaba, et que nous avons négligé d'occuper. Ortega avait avec lui trois obusiers qu'il avait fait porter sur cette montagne par des Indiens, en les maltraitant et les menaçant de les faire fusiller s'ils se refusaient à accomplir cette tâche surhumaine; cette menace ayant été suivie d'effet à l'égard de quelques-uns, les Indiens n'hésitèrent plus et transportèrent les obusiers, non sans de graves accidents.

Tandis que Zaragoza devait nous attaquer de front, avec son armée et sa nombreuse artillerie, Ortega devait faire pleuvoir sur nous une grêle de balles et de mitraille par un feu plongeant. La présence d'esprit du colonel L'Hériller et l'intrépidité proverbiale aujourd'hui de son régiment sauvèrent notre petite armée d'un vrai désastre. Ayant appris que le Borrego était moins inaccessible du côté du nord-ouest, il donna l'ordre à la 3^{me} compagnie du 1^{er} bataillon de son régiment, de gravir les pentes escarpées de la montagne, d'en chasser l'ennemi, dont il ignorait le nombre, et de s'y maintenir à tout prix. Le capitaine Détrie accomplit cette périlleuse ascension pendant la nuit, à la tête de sa compagnie. Arrivé près du sommet du plateau, il fut assailli par une vive fusillade. Loin d'en être ébranlé, il se précipita sur l'ennemi, lui enleva ses obusiers, et continua cette lutte incroyable de soixante hommes contre un corps d'armée. La

seconde compagnie du même bataillon, commandée par le capitaine Leclerc, arriva à la rescousse, vers trois heures et demie du matin ; elle se composait de soixante-cinq hommes. Les deux capitaines organisèrent immédiatement leur colonne d'attaque et s'élancèrent à la baïonnette sur l'ennemi, aux cris de vive l'Empereur ! Le combat fut terrible, mais l'audace et la bravoure de cette poignée de fantassins furent couronnées du succès le plus complet ; l'armée d'Ortega céda le terrain, se précipita au bas du plateau et répandit la terreur parmi les troupes de la plaine. Deux cents cinquante Mexicains restèrent sur le champ de bataille, blessés ou tués ; deux cents autres furent faits prisonniers ; outre les trois obusiers, nous primes un drapeau et trois fanions.

Zaragoza, ignorant encore la défaite de son lieutenant, ouvrit le feu le 14 juin à cinq heures du matin. Quoique nos batteries n'eussent pas encore des parapets d'une épaisseur suffisante, nous y répondîmes de notre mieux. Pour accélérer ce travail, le général Douay, chargé de la défense de cette partie de la ville, imagina d'employer des balles de coton pour faire des épaulements et protéger ses troupes contre le feu de l'ennemi. Le lendemain, nous étions prêts à agir vigoureusement contre les batteries de Zaragoza ; mais le combat du Cerro del Borrego avait jeté la panique dans son armée, et le général profita de la nuit pour évacuer sa position et se sauver à la Cañada de Iztapan au delà des Cumbres.

L'effet moral de notre succès fut immense dans tout le Mexique. Juarez comprit si bien quel coup funeste venait de recevoir le peu d'influence qui lui restait, que, cherchant à réagir le plus possible, il fit adresser aux gouverneurs de tous les États de la république, par le général Doblado, une circulaire dans laquelle il disait que l'armée venait d'éprouver devant Orizaba un échec dont le gouvernement ne se dissimulait pas la gravité ; mais que, loin de se laisser abattre par l'adversité, il fallait prendre des mesures vigoureuses ; qu'avant trois semaines les pertes seraient réparées et

l'armée en état de reprendre l'offensive. Cette dépêche de M. Doblado corrobore la lettre de Santa-Anna, citée plus haut, et l'on doit regretter que l'armée française n'ait pas pris l'offensive immédiatement, car on le voit, il fallait au moins trois semaines au gouvernement de Juarez, avant de pouvoir reformer son armée, il est fâcheux qu'on lui ait donné le temps de le faire. Malheureusement, le général Lorencez ignorait, sans doute, une particularité concernant le soldat mexicain, mais qu'il aurait pu connaître, s'il avait consulté les généraux indigènes qui se trouvaient auprès de lui. Les troupes mexicaines se battent bien derrière des murs ; en rase campagne, elles sont même excellentes pour l'attaque, surtout, quand on ne leur donne pas trop le temps de la réflexion ; elles ont un moment d'élan incontestable, mais une fois en déroute, elles deviennent folles de terreur ; la panique les rend complètement sourdes à la voix de leurs chefs, incapables d'un retour offensif. A ce sujet, je me rappelle qu'après la bataille de San Jacinto, pour ne citer qu'un seul fait, l'armée mexicaine fuyait toujours, quoique non poursuivie ; un général mexicain tâcha d'arrêter les fuyards à dix lieues du champ de bataille, en leur criant : « Mais arrêtez-vous donc, vous voyez que personne ne vous court après. » Paroles perdues, aucun n'osa retourner la tête. Après la victoire de la Barranca Seca, comme après celle du Borrego, nous n'aurions peut-être pas trouvé cinq cents hommes pour nous disputer la route de Mexico.

Le 18 mai, le général Almonte ne songeait point encore à composer le gouvernement issu du plan de Cordova, par crainte de compliquer la situation ; mais, lorsque le comte de Lorencez lui eût dit, — ce qui, malheureusement, n'était que trop vrai, — qu'il n'avait pas des ressources suffisantes pour entretenir les troupes conservatrices alliés, le général Almonte se vit obligé de nommer un ministère pour organiser provisoirement les différentes branches de l'administration publique et se procurer les secours indispensables à l'entretien des troupes mexicaines, dont le nombre augmen-